



HAL
open science

Interpénétration des volumes architecturaux et complexité visuelle dans l'architecture française de la fin du Moyen Âge. Le pilier de l'avant-portail du bras nord du transept de la cathédrale de Rouen

Markus Schlicht

► **To cite this version:**

Markus Schlicht. Interpénétration des volumes architecturaux et complexité visuelle dans l'architecture française de la fin du Moyen Âge. Le pilier de l'avant-portail du bras nord du transept de la cathédrale de Rouen. 2006. hal-01781304

HAL Id: hal-01781304

<https://hal.science/hal-01781304>

Submitted on 4 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Interpénétration des volumes architecturaux et complexité visuelle dans l'architecture française de la fin du Moyen Âge

Le pilier de l'avant-portail du bras nord du transept de la cathédrale de Rouen

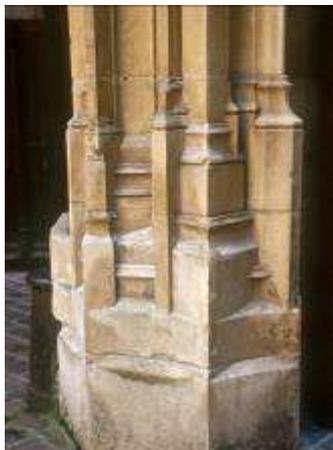


Fig. 1. Rouen, cathédrale, avant-portail des Libraires, base du pilier central (côté cour)

Si l'on regarde pour la première fois une base de pilier comme celle de l'avant-portail des Libraires de la cathédrale de Rouen, on éprouve de sérieuses difficultés à comprendre sa logique d'agencement.

Cette base, conçue – comme l'ensemble de l'avant-portail – par le maître d'œuvre Guillaume Pontifs et réalisée en 1481/82, montre un enchevêtrement d'éléments polygonaux aux dimensions variables, pour certains rectilignes, pour d'autres concaves, qui se superposent, se juxtaposent et se recourent. L'orientation des composantes de la base, leurs dimensions et leur niveau par rapport au sol sont très variables. Des profils émergent de la masse du pilier pour disparaître aussitôt. L'architecte paraît même avoir écarté l'emploi des éléments classiques du pilier gothique que sont la colonnette et sa base moulurée, et avoir abandonné des principes fondamentaux de la conception de tout support que sont la symétrie et le recours à des composantes standardisées.

Il va sans dire que ce type de support n'a plus rien en commun avec – pour schématiser outre mesure – les grosses piles cylindriques du premier art gothique, les piliers cantonnés du gothique classique ou encore les piliers fasciculés du gothique rayonnant.

Et pourtant, son agencement a été obtenu – du moins en ce qui concerne la forme de ses composantes – par la transformation progressive de ces types plus anciens de piles. Pour s'en convaincre, il convient de retracer à grands traits l'évolution formelle des bases de pilier à la fin du Moyen Âge en France ; si, pour l'essentiel, les transformations virent le jour en Ile-de-France et dans des régions voisines comme la Haute-Normandie, les conventions ainsi élaborées connurent ensuite une diffusion bien plus large.

I. Les composantes du pilier et leur genèse formelle

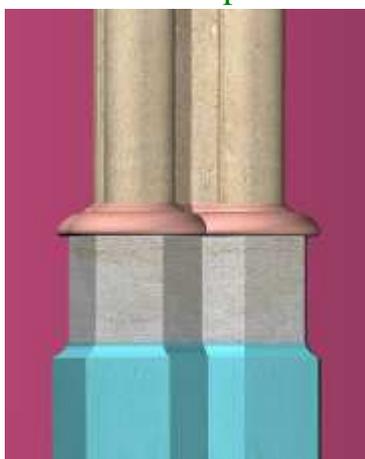


Fig. 3. Saint-Germer-de-Fly (Oise), chapelle axiale, base d'une pile engagée (image de synthèse)

« L'élévation » des bases

Le socle bipartite orthogonal

Comme l'illustrent ceux de la chapelle axiale de Saint-Germer-de-Fly, les piliers de la seconde moitié du XIII^e siècle se composent typiquement d'un noyau enrobé d'une multitude de colonnettes juxtaposées (« pilier fasciculé »). Chacune des colonnettes est posée sur une base comportant deux

éléments : la base moulurée atrophiée (un



Fig. 2. Saint-Germer-de-Fly (Oise), chapelle axiale (1259-1267), base d'une pile engagée

petit tore fortement aplati surmonte un second, plus large et plus haut ; la scotie intermédiaire disparaît le plus souvent) et le socle bipartite ou tripartite : sa section n'est pas ronde, comme celle de la base moulurée, mais polygonale (fig. 2 et 3).

Le socle bipartite à plinthe renflée

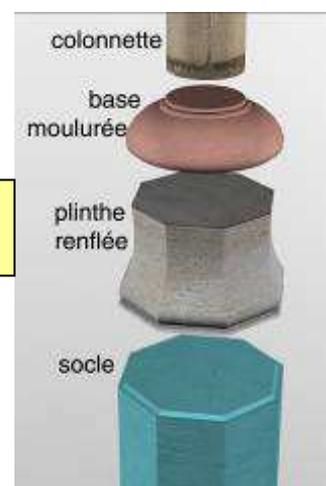
Alors que la partie inférieure du socle reste orthogonale, la partie supérieure est pourvue, à partir de la fin du XIII^e siècle, d'un renflement ; on parle de « plinthe renflée » (fig. 4).

Fig. 4. Rouen, cathédrale, chapelles latérales de la nef (vers 1260/70), bases des colonnettes de la piscine liturgique



En isolant une seule colonnette, et en démontant virtuellement sa base, les éléments qu'on obtient se présentent de la façon suivante :

Fig. 5. Base de colonnette vers 1300 (démontage)



Au cours des XIV^e et XV^e siècles, le profil de la plinthe renflée, en particulier, subira des modifications, mais les composantes resteront les mêmes (fig. 6, 7).



Fig. 6. Bordeaux, Saint-Seurin, chapelle Notre-Dame (1427-1444), base de pilier engagé, détail

Fig. 7. Arles, Saint-Trophime, chevet (1454-1470/75), base de pilier, détail



Les conventions régissant la section des éléments

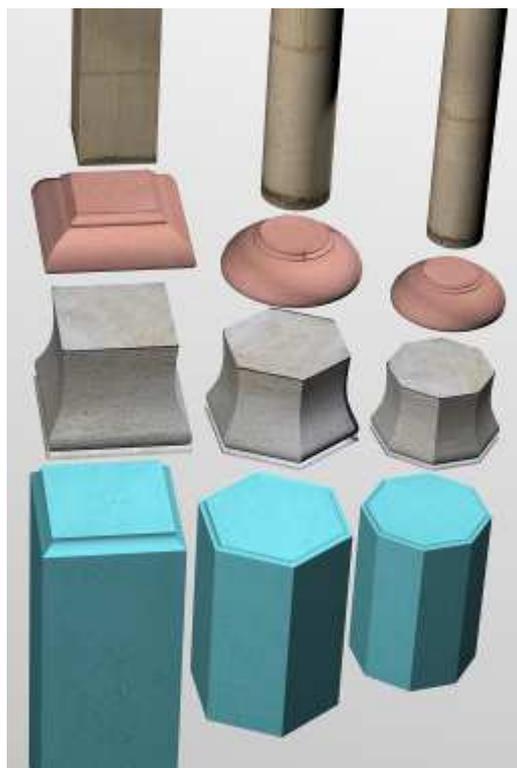


Fig. 8. Rouen, cathédrale, chapelle axiale (1302-1310), dossier et colonnettes à composantes hexagonales et octogonales, démontage (image de synthèse)

Dès le milieu du XIII^e siècle, les sections des composantes de la base sont régies par des conventions plus ou moins rigoureusement observées. Pour les plinthes et les socles, les architectes privilégient les sections hexagonale (si la colonnette soutient un arc profilé en amande ou doté d'un filet) et octogonale (si la colonnette soutient un arc profilé en tore). Les dossierets, enfin, sont posés sur des plinthes et socles rectangulaires (fig. 8, 9).

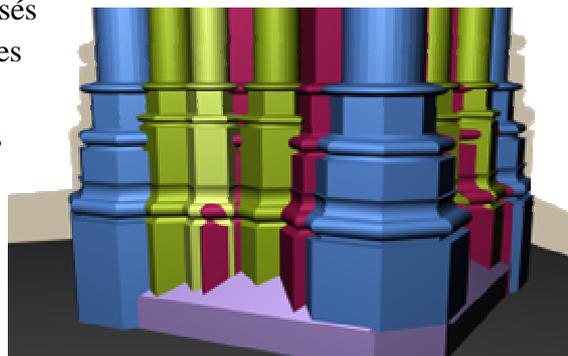


Fig. 9. Troyes, cathédrale, pilier de la nef (1452-53), image de synthèse. En bleu : plinthes et socles à section octogonale ; en vert : plinthes et socles à section hexagonale ; en rouge : dossierets rectangulaires (ici, toutefois, il n'y pas de coordination entre la section des plinthes et celle des moulures correspondantes)

Lorsqu'elles soutiennent un tore à filet ou à bec, les composantes de la base peuvent être pourvues, elles aussi, d'un « bec ». Certains architectes, en effet, prolongent ce filet à travers la base moulurée, la plinthe et le socle jusqu'au sol (fig. 10).



Fig. 10. Évreux, cathédrale, pilier du chevet (seconde moitié du XIII^e siècle), détail

La « base primaire » et le développement du « flacon »

Au XV^e siècle, cette pratique entraîne des répercussions sur la section de la plinthe et du socle. En « parcourant » la base moulurée, le filet de la colonnette s'élargit considérablement. Son prolongement sur la plinthe et le socle ne forme donc plus une mince arête, mais une bande assez large. Celle-ci peut atteindre la même largeur que les autres pans de la plinthe, transformant ainsi la section hexagonale originelle en section « heptagonale » (fig. 11).



Fig. 11. Poitiers, Notre-Dame-la-Grande, chapelle « du Fou », base de l'enfeu (1474-1476)

En outre, les deux faces flanquant cette bande frontale de la plinthe et du socle ne sont plus droites, mais deviennent concaves. La raison d'être de cette transformation se situe plus haut, au niveau de la colonnette : la transition entre le tore et son filet s'opère par une courbe et une contre-courbe. La base moulurée, située juste en dessous, épouse cette forme sinusoïdale. La courbe concave est enfin répercutée sur la plinthe et le socle.

En faisant coïncider l'extension maximale de la base moulurée (du moins ce qu'il en reste) avec le sommet de la plinthe, Simon le Noir fusionne à Saint-Maclou de Rouen les deux éléments séparés jusque-là en un tout homogène : le flacon voit le jour. Soulignons toutefois que même ici encore, la base moulurée atrophiée montre une section dépourvue d'arêtes, tandis que celle de la plinthe renflée en possède ; les deux éléments ne sont donc pas entièrement confondus.



Fig. 12. Rouen, Saint-Maclou, pile de la nef (conçue en 1436), détail : « flacon » (contraction de la plinthe renflée et de la base moulurée)



C'est la formule inventée par Simon le Noir, quoiqu'aux profils modifiés, qu'a été retenue par Guillaume Pontifs pour l'avant-portail des Libraires.

Fig. 13. Rouen, cathédrale, avant-portail, support central, détail : colonnette (avec mise en évidence par coloration des composantes de la base)

Le socle commun



Fig. 14. Rouen, avant-portail, pile médian, socle commun (en jaune)

Les colonnettes, mais aussi toutes les autres composantes du pilier de l'avant-portail, sont posées sur un socle commun ; plus précisément, elles en émergent. Le socle commun englobe l'ensemble des bases et socles particuliers (fig. 14). D'une manière générale, on peut en distinguer deux types : pour le premier, le maître d'œuvre donne la primauté au plan du socle commun – généralement simple (souvent un losange) – dans lequel il inscrit ensuite les colonnettes (fig. 15). Dans la seconde variante, la primauté revient à l'implantation des colonnettes. Ici, le plan du socle commun est obtenu en reliant par des lignes droites (ou parfois concaves) les angles les plus saillants des socles particuliers. Son dessin est souvent plus complexe que ce n'est le cas pour la première variante (fig. 16).



Fig. 15. Évreux, cathédrale, déambulatoire, socle commun d'un des piliers du rond-point (2^{ème} moitié du XIII^e siècle)



Fig. 16. Paris, chevet, chapelles orientales (vers 1300), base de pilier

Dans tous les cas, le socle commun gomme les angles rentrants entre les petits socles des colonnettes et simplifie ainsi considérablement les volumes de la partie basse du pilier. Ce volume fortement simplifié, facile à embrasser du regard, traduit visuellement l'unité du pilier et contrebalance ainsi le morcellement de la composition que les multiples socles particuliers auraient pu provoquer.

Pour le pilier de l'avant-portail rouennais, Guillaume Pontifs a choisi la seconde variante ; c'est donc l'implantation des colonnettes et des autres composantes du pilier qui détermine le contour du socle commun. En élévation, il se compose d'une partie orthogonale à pans droits, puis d'une seconde à pans concaves ; en haut, celle-ci se rétrécit et se termine, au-dessus d'un profil saillant, en biseau (fig. 14).

L'intégration dans le pilier d'éléments empruntés aux portails



Fig. 17. Avant-portail, pilier central (en vert : « piliers-contreforts »)

Si les colonnettes et le socle commun font partie des éléments standard de pilier, le support médian de l'avant-portail rouennais présente en outre quelques composantes peut-être moins habituelles. Il s'agit notamment de la niche centrale à dais et piédestal et des menus « piliers-contreforts » qui la flanquent (fig. 17).

Ces éléments ont manifestement été empruntés à l'architecture des portails – ce qui, compte tenu de la fonction de l'œuvre de Guillaume Pontifs, ne saurait guère surprendre. Ainsi, la niche à dais et piédestal rappelle le trumeau du portail du bras nord du transept de la cathédrale qui, situé à l'extrémité méridionale de la cour des Libraires, lui fait directement face (fig. 18).



Fig. 18. Rouen, cathédrale, bras nord du transept, pilier médian du portail (trumeau)



Fig. 19. Le Faouët (Morbihan), chapelle Saint-Fiacre (1450-1480), porte sud

Les « piliers-contreforts » munis de larmiers, quant à eux, ne sont pas préfigurées au portail du bras nord. On les rencontre en revanche assez fréquemment aux portails du XV^e siècle, où ils flanquent généralement non pas la niche centrale du trumeau, mais les ébrasements (fig. 19).

II. Principes d'assemblage des composantes du pilier de l'avant-portail

Les évolutions formelles évoquées jusqu'ici ne prennent en compte qu'une seule colonnette à la fois. Lorsque l'on envisage le pilier dans sa globalité, d'autres évolutions encore se font jour.

L'apparition des décrochements



Fig. 20. Meaux, cathédrale, bras sud du transept, revers de façade : bases d'une pile engagée (peu après 1280 ?)



Fig. 21. Narbonne, cathédrale, chevet, pilier engagé à l'entrée des chapelles rayonnantes (vers 1275)

Jusque vers la fin du XIII^e siècle, toutes les bases d'un même faisceau de colonnettes ont la même hauteur, et elles se situent au même niveau horizontal. Chacune des composantes de la base – bases moulurées, parties orthogonales du socle, doucines séparatives – forme donc avec ses voisines une strate horizontale parfaitement homogène. Bien que le pilier rassemble en son sein une multitude d'éléments, son unité ressort ainsi sans ambiguïté, les strates constituant un liant visuel fort (fig. 20, 21).

Fig. 23. Rouen, cathédrale, bras sud du transept, revers de façade : bases d'une pile engagée (image de synthèse)

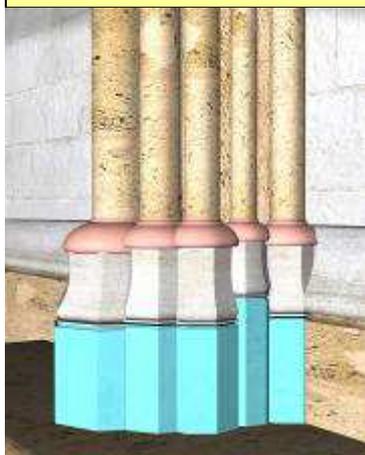


Fig. 22. Rouen, cathédrale, bras sud du transept (vers 1320), revers de façade : bases d'une pile engagée



Vers 1320, en revanche, les bases moulurées d'un faisceau de colonnettes n'ont plus toutes la même hauteur, pas plus que les plinthes et, partant, les socles. En effet, chacune des composantes est dorénavant proportionnée en fonction du calibre de la colonnette qu'elle soutient. Le calibre est à son tour déterminé par l'importance que l'architecte assigne à la colonnette au sein de la structure porteuse de son édifice : celle recevant l'arc

doubleau, par exemple, est généralement bien plus épaisse que celle soutenant l'arc formeret (fig. 22, 23).

L'apparition de ces décrochements – c'est-à-dire l'adaptation de chaque composante de la base en fonction du calibre de sa colonnette – rompt l'horizontalité stricte des strates superposées qui caractérise les piliers antérieurs. Cette rupture constitue le premier pas vers la désolidarisation complète des composantes telle que la présentent les supports de l'avant-portail des Libraires à Rouen.

L'orientation des composantes de l'arcade

La disparition des strates horizontales homogènes au profit de ces décrochements entraîne l'affaiblissement du lien entre deux colonnettes voisines. Par ailleurs, cet affaiblissement s'accompagne d'un renforcement du lien dans le sens vertical : une colonnette donnée possède dorénavant une base moulurée, une plinthe et un socle spécifiquement adaptés à son volume.



Fig. 24. Les composantes d'un support recevant un arc profilé en amande (sections hexagonales) ou en tore (sections octogonales) ; dessin schématique en décomposé

Ce renforcement des liens visuels dans le sens vertical et l'affaiblissement concomitant des liens horizontaux n'affecte pas seulement les bases, mais tous les éléments de l'arcade. Ainsi, à l'instar des plinthes, les chapiteaux sont proportionnés en fonction du diamètre de la colonnette. De même, lorsque la plinthe et le socle présentent une section hexagonale, le tailloir surmontant le chapiteau adopte la même forme ; s'ils sont au contraire octogonaux, le tailloir l'est aussi (fig. 24).

La cohésion dans le sens vertical se trouve enfin renforcée par la manière dont sont orientées les composantes faisant partie d'une même arcade. Tous ses éléments, en effet, sont alignés selon l'axe que définit son arc. Les arcs diagonaux de la voûte (les nervures), par exemple, montrent le plus souvent un

profil comportant un filet ; à la retombée de l'arc, ce filet surmonte précisément l'une des six arêtes du tailloir, de la plinthe et du socle. Il est en outre aligné, s'il y a lieu, avec le filet de la colonnette et de sa base moulurée. Les arcs profilés



Fig. 25. Alignement des composantes d'une arcade selon l'axe déterminé par l'arc ; dessin schématique en décomposé

en tore, en revanche, montrent généralement un tailloir, une plinthe et un socle octogonaux dont l'une des faces (et non l'arête) est orientée selon l'axe de l'arc (fig. 25).

La cohérence verticale nouvelle qui caractérise les piliers des XIV^e et XV^e siècles détermine ainsi le sens de leur « lecture » : appartient à un même sous-ensemble tous les éléments exactement superposés et alignés selon la même orientation (fig. 26).

Fig. 26. Avant-portail, mise en évidence par coloration des éléments appartenant à un même sous-ensemble (par exemple en rouge : colonnettes)



Un pilier à proprement parler ?

Or, cette nouvelle cohésion intrinsèque des arcades se fait au détriment de l'unité originelle du pilier dans sa totalité. Les architectes le conçoivent de moins en moins comme un élément architectural à part entière. De forme autonome, il devient forme résiduelle. Son plan, en effet, n'est plus conçu de façon indépendante, mais se résume à la projection verticale de la mouluration des divers arcs qui se rejoignent en un point donné. Quant à l'élévation du pilier, il devient parfois impossible de déterminer de façon univoque sa hauteur : comme le montrent les chapiteaux, placés à des niveaux différents, celle-ci varie en fonction de la colonnette que l'on prend en considération (fig. 27).

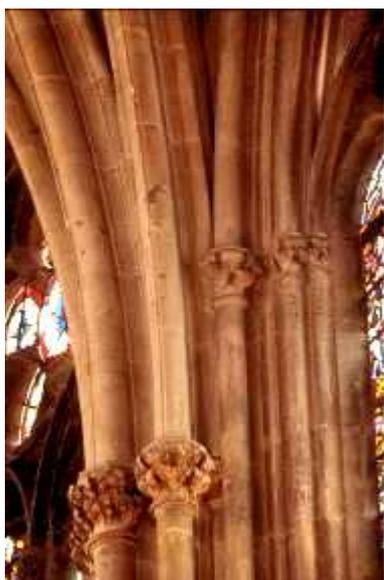


Fig. 27. Rouen, cathédrale, chapelle axiale (1302-10), pileier engagé, détail : chapiteaux

La détermination de la hauteur précise du pilier s'avère plus difficile encore si les chapiteaux ont été supprimés, comme c'est le cas de l'avant-portail rouennais. Les faces est et ouest de la pile, qui soutiennent les arcs semi-circulaires des deux baies d'entrée, posent à cet égard le moins problème : le début de la courbure des arcs constitue la limite supérieure du support. En

revanche, les faces sud et nord ne montrent pas de césures nettes et ne s'arrêtent définitivement qu'aux pinacles sommitaux de l'avant-portail – celui du côté nord montant d'ailleurs bien plus haut que son pendant méridional (fig. 28).

Cela ne veut pas dire pour autant que la pointe des pinacles coïnciderait avec la limite supérieure de la pile. Chacune des composantes de la pile, en effet, possède une hauteur spécifique. Du côté méridional, par exemple, la paire intérieure de colonnettes monte jusqu'à la naissance du grand dais coiffant la niche centrale. La paire de menus contreforts-piliers se termine par des pinacles placés au niveau de la coursière. Enfin, les piliers placés de biais qui leur servent de dossier montent plus haut encore.

Le terme « pilier » paraît ainsi presque inapproprié pour désigner l'élément porteur de l'avant-portail rouennais, tant la grande autonomie de ses composantes – et les conséquences formelles qu'elle entraîne – remet profondément en cause la notion même du pilier telle qu'elle a été conçue depuis l'Antiquité.

Fig. 28. Avant-portail, face sud, baie orientale (avec mise en évidence par coloration des composantes du pilier central)



III. La complexité stéréotomique

Les réflexions exposées ci-dessus permettent d'identifier les éléments entrant dans la composition du pilier et de mieux en comprendre l'agencement. En revanche, elles n'ont pas encore abordé l'un des aspects les plus frappants de l'œuvre de Guillaume Pontifs, à savoir son très haut degré de complexité stéréotomique. Selon toute évidence, l'architecte éprouve une véritable jouissance à imbriquer une multitude de formes différentes les unes dans les autres. Avant d'analyser de plus près les objectifs artistiques de cette complexité, il s'agira dans un premier temps de déterminer les facteurs qui la génèrent.

Les raisons de la complexité

La multiplication des éléments de la base

La complexité stéréotomique du pilier de l'avant-portail résulte d'abord de la multiplicité des composantes et de la variété formelle qui en est la conséquence. De manière systématique, toute composante est posée sur un socle qui lui est propre : le piédestal, les avancées rectangulaires renforçant ses angles tout comme leurs petits piliers frontaux posés de biais, les colonnettes qui flanquent le piédestal, puis, vers l'extérieur, les menus « contreforts-piliers », les piliers carrés placés de biais sur lesquels ces derniers s'adossent, etc. Chacun de ces petits socles particuliers se compose à son tour de plusieurs unités, à savoir un ou deux éléments orthogonaux et une ou deux moulures horizontales profilées en doucine. Le nombre élevé de

composantes du pilier entraîne ainsi une quantité considérable d'éléments entrant dans la composition de sa base.

La multiplication des variantes d'une même forme

La complexité de la géométrie de la base n'est pas uniquement due au nombre élevé de ses composantes, mais aussi à la grande diversité formelle de celles-ci. Les nombreuses moulures horizontales, au profil proche de la doucine, l'illustrent particulièrement bien : si elles sont identiques pour les quatre colonnettes (c'est-à-dire la plinthe renflée et la base atrophiée), elles ont été légèrement redessinées pour chacune des autres composantes du pilier (fig. 29). Ainsi, la doucine du socle commun ne présente pas, en bas, le rétrécissement qui caractérise celle de la base du piédestal. Les moulures sinueuses des menus contreforts-piliers sont bien plus hautes que celles des avancées du piédestal, alors que la doucine supérieure de l'éperon frontal présente une taille



Fig. 29. Avant-portail, pilier central, face sud, mise en évidence par coloration des moulures à profil sinueux

intermédiaire. L'individualisation de chaque composante du pilier s'étend ainsi jusque dans la plus petite de ses sous-unités.

Les orientations diverses des éléments

Comme nous l'avons vu ci-dessus, la cohérence verticale privilégiée par les architectes de la fin du Moyen Âge détermine l'orientation de l'ensemble des composantes du pilier. Celles-ci étant disposées, le plus souvent, de manière rayonnante autour du centre, leurs socles – loin de s'aligner selon un seul axe – s'orientent en autant de directions différentes. Visuellement, ces orientations multiples augmentent à leur tour la complexité de la base du pilier : chacun des socles particuliers, et chacune des sous-unités de ces socles, reflètent la lumière de façon différente. Comme les composantes présentent un volume polygonal, la diversité de la réfraction de la lumière est encore accentuée : les faces exposées à la lumière alternent, de manière plus ou moins abrupte, avec celles plongées dans l'ombre.

Les sauts de niveau

Parmi les facteurs responsables de la complexité de la base, évoquons aussi les nombreux sauts de niveau entre les socles particuliers qui se jouxtent. La doucine du piédestal, par exemple, se situe nettement en dessous de celles des menus contreforts-piliers, elles-mêmes placées plus bas que les plinthes renflées des colonnettes. La multiplication de ces sauts de

niveau constitue d'ailleurs l'une des caractéristiques du pilier de Guillaume Pontifs. En effet, la plupart des piliers, enrobés exclusivement de colonnettes, présentent des bases dont les arêtes supérieures forment une ligne strictement horizontale (fig. 30).

Fig. 30. Saint-Nicolas-du-Port (Meurthe-et-Moselle), chevet (peu avant 1500), pilier engagé



Le recouplement fréquent des formes

La complexité formelle du pilier de Guillaume Pontifs est générée, en outre, par le fait que ses composantes – et celles de sa base – ne soient jamais visibles dans leur totalité. Ceci pour deux raisons principales : premièrement, elles sont partiellement noyées dans la masse du pilier ; souvent, ce n'est guère plus de la moitié du volume véritable des différents éléments qui émerge du noyau. Deuxièmement, elles sont fréquemment recoupées – et donc partiellement cachées par d'autres composantes. Les recouplements permanents provoquent un morcellement de la composition et rendent très malaisée la perception immédiate des différents fragments appartenant à un même élément architectural ; celle-ci ne s'établit que petit à petit, au prix d'une observation minutieuse et répétée.

Le socle commun

Le socle commun, enfin, contribue, lui aussi, à la complexité stéréotomique de la base. Alors qu'il avait été introduit, au XIII^e siècle, afin de simplifier et, par là, unifier les volumes du pilier (cf. ci-dessus), il perd largement ce rôle au XV^e siècle. D'abord, parce qu'il se compose dorénavant de davantage d'éléments, dont certains présentent une mouluration complexe, inspirée de la base renflée des colonnettes. Puis, parce qu'il doit résorber une plus grande quantité et avant tout une plus grande variété formelle de socles particuliers.

Ceux-ci étant échelonnés en profondeur, le socle commun n'en relie plus que les plus proéminents. Les autres pénètrent dans le biseau sommital ou bien dans la doucine en dessous – tout en recoupant plus ou moins largement ces éléments. Du fait de l'orientation variée des socles particuliers et de leur propre diversité stéréotomique, enfin de la divergence entre leurs plans et celui du socle commun, les zones de pénétration deviennent particulièrement complexes. Le socle commun ne contribue donc plus à la



Fig. 31. Avant-portail, mise en évidence par coloration des zones de pénétration entre socle commun et socles particuliers

simplification des volumes mais, bien au contraire, les rend plus sophistiqués encore en introduisant des éléments et des recouvrements supplémentaires (fig. 31).

La mise en scène de la complexité

La modulation de la complexité en fonction des besoins

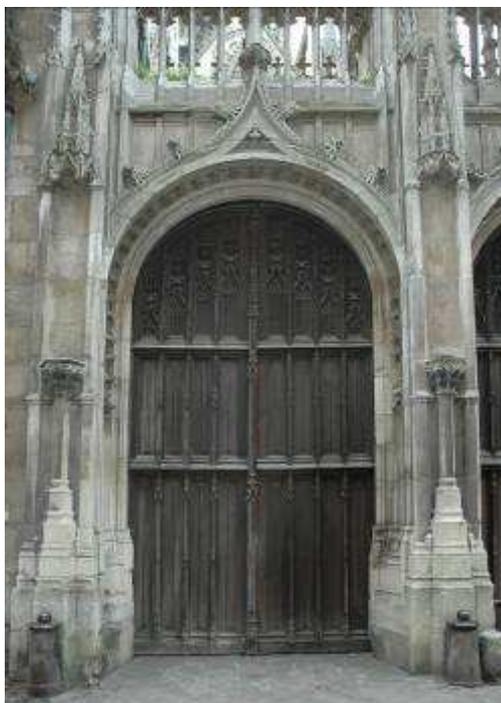


Fig. 32. Avant-portail, face extérieure, baie est

Comme le montre la comparaison avec la face opposée (nord) du pilier de l'avant-portail, Guillaume Pontifs a délibérément recherché, du côté de la cour des Libraires (sud), ce haut degré de complexité. Du côté nord, en effet, la base du même pilier montre un agencement nettement plus simple (fig. 32, 33). Les recouvrements permanents des éléments architecturaux et les sauts de niveau des composantes du socle, notamment, y sont presque absents. L'échelonnement en profondeur des composantes est bien moins prononcé ; il en résulte un jeu d'ombres et de lumières nettement moins vif et contrasté.

Cette simplification des volumes de la base au Nord est d'autant plus surprenante que les composantes architecturales sont largement les mêmes des deux côtés du pilier. Comme au Sud, en effet, la composition de la face nord s'articule autour d'une niche centrale surmontée

d'un dais, flanquée de menus contreforts-piliers ; ces derniers s'adosent à d'autres piliers carrés placés de biais qui, eux, renforcent les angles antérieurs du grand massif

central. Les différences concernent pour l'essentiel le remplacement du piédestal en dessous de la niche par une colonnette octogonale et le déplacement de la paire de colonnettes depuis le côté intérieur des menus contreforts-piliers vers leur côté extérieur (fig. 32, 28).

L'ampleur somme toute limitée de ces modifications des composantes architecturales par rapport à la face sud ne saurait guère expliquer à elle seule l'agencement fortement simplifié des bases de la face nord. Certes, la colonnette centrale placée en dessous de la niche s'élève sur un socle pyramidal ne présentant pas moins de quatre retraits successifs ; or, la mouluration de ces retraits, inspirée du profil de la plinthe renflée, ne montre pas de variations de hauteur, et leur orientation reste inchangée (fig. 33). Qui plus est : toutes les composantes du socle des menus contreforts-piliers montrent la même mouluration et s'alignent selon la même orientation que celles de la base de la colonnette. Seuls les socles des piliers biais placés dans leur dos rompent la continuité et la superposition par strates horizontales de ces parties. La relative simplicité des bases de la face nord tend ainsi à



Fig. 33. Avant-portail, face extérieure, pilier ouest, base

prouver que la forte complexité caractérisant leurs pendants au sud n'est pas le résultat de la stricte application d'une série de principes d'agencement – du moins pas exclusivement –, mais qu'elle pouvait être modulée au gré des besoins artistiques.

Les interpénétrations

Guillaume Pontifs ne se contenta pas de générer cette complexité visuelle en multipliant les composantes de son pilier : il accorda une attention particulière à la présentation, voire à la mise en scène, de cette complexité. À cet égard, les interpénétrations entre plusieurs composantes architecturales constituent le moyen privilégié.

Limitons-nous à un exemple particulièrement évocateur : l'agencement des avancées rectangulaires qui renforcent les angles du piédestal. Celle située dans l'axe central – la seule à être bien visible, car non noyée dans les colonnettes qui soutiennent le dais – est dotée, sur sa face frontale, d'un pilier carré miniature posé de biais, coiffé d'un minuscule pinacle (fig. 26 et 28, en bleu turquoise). Dans l'esprit de l'architecte, cet éperon frontal ne fait pas partie de l'avancée contre laquelle il s'adosse, mais constitue bien un élément autonome. C'est ce qu'indique l'agencement de son socle, dont les deux éléments en doucine ne sont pas placés au même niveau que ceux de l'avancée, et qui ne possèdent pas non plus le même profil.

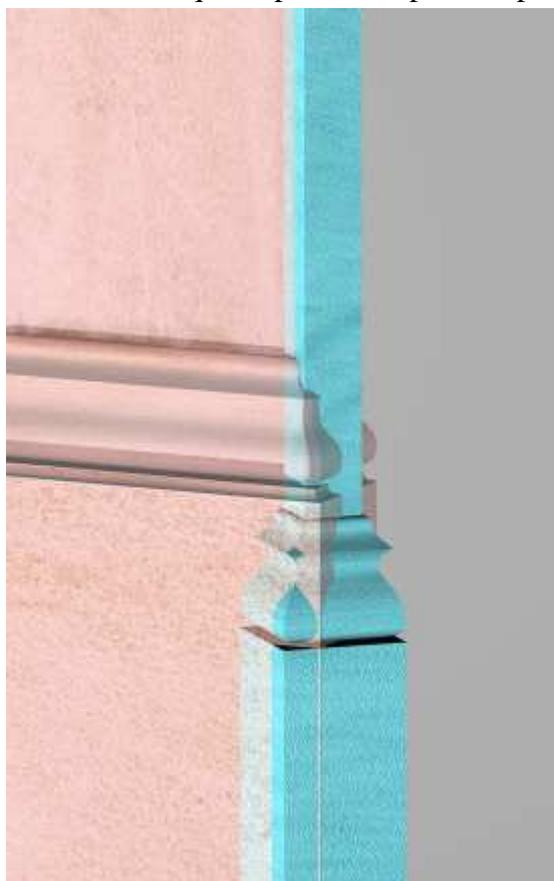


Fig. 35. Avant-portail, pilier médian, image de synthèse colorée illustrant l'interpénétration des éléments architecturaux

La plinthe moulurée

supérieure du petit pilier frontal (fig. 34, en bleu turquoise) est

largement noyée dans le socle de l'avancée (en rose). Si, dans la partie inférieure, grâce au renflement de la doucine, les volumes de cette plinthe sont visibles aux deux tiers, ils ne le sont plus qu'au tiers dans la partie supérieure. En observant de près la partie orthogonale du socle de l'avancée, on se rend compte que ses flancs sont dotés d'une pointe minuscule, mesurant moins d'un centimètre en profondeur. Il s'agit de l'angle latéral de la partie supérieure de la plinthe de l'éperon qui paraît émerger ici en n'affleurant qu'à peine la surface du socle de l'avancée (fig. 35).

Il va sans dire que, du point de vue de la



Fig. 34. Avant-portail, pilier médian, détail avec mise en évidence par coloration de l'interpénétration (fictive) des éléments architecturaux

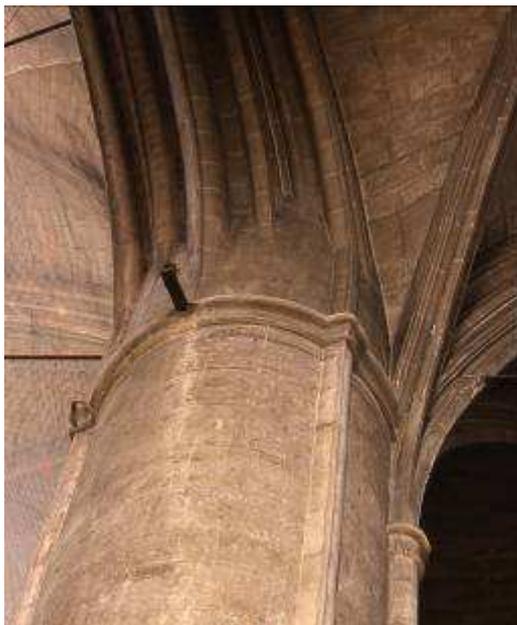


Fig. 36. Toulouse, cathédrale, pilier du rond-point du chevet, détail : pénétration des moulures de l'arc dans le fût du pilier (première moitié du XIV^e siècle)

réalisation pratique, la suppression de cette petite pointe aurait facilité la tâche du tailleur de pierre. Il est tout aussi évident que personne, en observant cette partie du pilier, se serait aperçu de l'absence du « téton ». S'il est pourtant bien présent, il faut en conclure qu'aux yeux de Guillaume Pontifs il était essentiel. C'est par ce biais que le maître d'œuvre entendait souligner la présence réelle du volume de la plinthe à l'intérieur du socle de l'avancée qui l'englobe : au point d'intersection, la plinthe de l'éperon n'est pas coupée, mais se poursuit à travers l'avancée pour en resurgir un peu plus loin.

L'interpénétration des volumes telle que la présente le pilier de Guillaume Pontifs montre ainsi une différence fondamentale par rapport aux pénétrations de l'architecture des XIII^e et XIV^e siècles. Ici, en effet, les moulures ne disparaissent pas une fois pour toutes lorsqu'elles pénètrent dans le fût du pilier (fig. 36). Bien au

contraire : elles se prolongent – ou, plus précisément, elles sont considérées comme se prolongeant – sans solution de continuité jusqu'au niveau du sol, où, le plus souvent, un fragment de socle émergeant du noyau rappelle leur présence au sein du fût du pilier.



Fig. 37. Avant-portail, face extérieure, baie ouest, détail avec arc en accolade et balustrade ; cl. M.-J. Michel

Les menus détails tels que le « téton » illustrent l'ampleur des efforts déployés par les architectes afin de créer une illusion aussi parfaite que possible de l'interpénétration des volumes. Ce détail, s'il est particulièrement frappant, n'en constitue toutefois qu'une occurrence parmi tant d'autres. Pour n'en évoquer que quelques-uns : du côté extérieur de l'avant-portail, les moulures formant l'extrados des baies pénètrent celles constituant l'accolade qui les coiffe ; au-dessus, les meneaux de la

balustrade descend, après avoir traversé un

lourd bandeau, jusqu'à ce même extrados (fig. 37). Du côté intérieur, les petits contreforts-piliers traversent l'extrados des baies de l'entrée ; la pierre sommitale du piédestal, enfin, montre à elle seule une multitude d'interpénétrations (fig. 38).

Fig. 38. Avant-portail, face intérieure, pilier central, pierre sommitale du piédestal, avec mise en évidence par coloration des pénétrations : cl. M.-J. Michel



Un matériau singulier

La création d'illusions d'optique, notamment par le biais d'interpénétrations feintes des éléments architecturaux, constitue l'un des points marquants de l'architecture de la fin du Moyen Âge en France. Cette première visée illusionniste en entraîne à son tour une seconde : la transformation apparente du matériau de construction, c'est-à-dire de la pierre. La solidité de celle-ci empêche bien entendu toute interpénétration réelle des volumes. À vrai dire, aucun matériau connu ne possède des propriétés physiques qui en permettraient la réalisation véritable. Ainsi, les matériaux solides comme le bois, la pierre ou le métal ne peuvent se pénétrer (sans encombre) tout en épousant parfaitement les contours mutuels, comme le font les composantes du pilier de Guillaume Pontifs. Seuls les liquides ou les gaz possèdent ces capacités. Il est en revanche impossible de leur faire adopter les formes géométriques aux arêtes vives qui caractérisent le pilier de l'avant-portail rouennais.

En fin de compte, ce type d'interpénétration ne peut se produire que dans le domaine de la géométrie pure, au sens mathématique du terme. Dépourvus de toute matérialité, les corps formés de lignes et surfaces droites ou incurvés n'opposent aucune résistance à leur imbrication mutuelle. Guillaume Pontifs, à l'instar de ses collègues, utilise la pierre taillée pour matérialiser cet univers qui semblait par définition immatériel. Du coup, la pierre feint de s'affranchir des lois de la physique pour n'obéir désormais qu'à celles de la géométrie mathématique. Aussi bien ce « matériau » aux propriétés physiques uniques que sa mise en forme, déterminée par une logique mathématique poussée jusqu'au bout, confèrent à l'architecture de la période un caractère singulier : elle se constitue en univers à part, comme si elle n'appartenait pas au monde terrestre qui l'entoure.

Markus Schlicht
CESCM (UMR 7302)/ Poitiers